

# REVUE DE PRESSE BODEGON 2010





371

BILINGUAL (FRENCH / ENGLISH)  
OCTOBRE 2010  
Prix de l'abonnement 2010

ISSN 1155-5747  
N° 371 - 100 pages  
100 pages - 100 pages  
100 pages - 100 pages  
100 pages - 100 pages



## artpress 371

October 2010

Magazine bilingue paraissant le 25 de chaque mois  
la published monthly

8, rue François-Villon, 75015 Paris  
Tél 33 (0)1 53 88 65 65 / Fax 33 (0)1 53 88 65 65  
www.artpress.com

\* e-mail : initiale du prénom.nom@artpress.fr

**Comité de direction :** Catherine Francblin, Guy Georges,  
Daniel Buisson, Jacques Henric, Jean-Pierre de Kerroul\*  
Catherine Millet, Myriam Salomon  
**Gérant-directeur de la publication :** J.-P. de Kerroul  
**Directrice de la rédaction :** Catherine Millet\*  
**Conseiller :** Myriam Salomon\*  
**Rédacteur en chef :** Richard Leydier\*  
**Chef d'édition :** Christophe Kihm\*  
**Secrétaire de rédaction :** Christine Delaite\*  
**Assistante de rédaction :** Evence Verdier\*  
**Publicité / Advertising :** sylvie@artpress.fr  
**Calendrier :** Christel Brunet\*  
**Site Internet / Promotion :** Julie Berque\*  
**Système graphique :** Roger Tallon,  
Alexandra Laumonier  
**English editor :** Charles Penwarden  
**Translators :** C. Penwarden, L.S. Torgoff

**Collaborations :** C. Béret (architecture),  
R. Durand, D. Baqué (photographie),  
Jacques Henric, Ph. Forest (littérature),  
J.-Y. Jouannaïs (art et littérature),  
L. Goumarre (danse), G. Baro (théâtre),  
D. Pain, P. Blouin (cinéma), P. Gervasoni (musique),  
A. Bureau (nouvelles technologies),  
**Correspondances :** Bordeaux : Didier Arnaudet  
Rennes : Jean-Marc Hutoirel, Londres : Coline Millard  
Bruxelles : Bernard Marcadé, Allemagne : T. de Royter,  
New York : Robert Storr, Eleanor Heartney, R. Morgan

**Abonnements / Subscriptions orders :**  
Tél 03 27 61 30 82 (Alice Langella)  
serviceabonnements@artpress.fr  
France 91, 50 € / DOM 110,50 € / TOM 137 €  
Europe 114, 50 € / USA, Canada 116,50 €  
Asie, Océanie, Amérique du Sud 121, 50 €  
Afrique, Proche et Moyen-Orient 124, 50 €

Club des abonnés art press, pages 26-27  
Encart promotionnel d'abonnement entre p. 56-57  
Subscription insert between p. 56 and 57

**Photogravure :** Imprimerie de l'Avenoise  
**Impression :** Imprimerie de Champagne, Langres  
Imprimé en France, Printed in France  
Distribution par les N. M. P. P. / Tél 01 47 80 00 22  
Dépôt légal du 4<sup>e</sup> trimestre 2010  
CPPAP 0414 K 84708 - ISSN 0245-5676  
RCS Avenois 318 925 715

www.artpress.com

Ce logo placé au début d'une sélection d'articles  
indique un développement sur le site internet

**Conseillère :** Jean-Michel Basquiat par Andy Warhol,  
1982, Photographie, (C'est) galerie Bruce Blackburg,  
Zürich © The Andy Warhol Foundation for the Visual  
Arts, Inc. © ARADP, 2010

© ADAGP, Paris 2010, pour les œuvres de ses membres

### 05 Éditorial Toutes voiles dehors / From Veil to Shroud. Catherine Millet

#### ACTUALITÉ

- 08 **Exporama**
- 14 **Le centre multimedia des arts actuels à Moscou** Bernard Marcadé
- 20 **Robert Storr from New York**

### 28 (Armand Pierre) Arman made in America

From Arman in America, David Galloway

### 35 Les polyphonies cartographiques de Jean-Michel Basquiat

Basquiat: "Royalty, heroism and the streets". Bernard Marcadé

### 42 Jacques Martinez Bodegón

Jacques Martinez's Bodegón Paintings. Catherine Millet

### 48 Setouchi le festival de la mer Intérieure

Setouchi, Japan's Festival of the Inland Sea, Michael Ferner

#### DOSSIER

### 54 Le Saint Suaire objet esthétique par excellence

The Turin Shroud as Pure Aesthetic Object, Fabrice Hadjadj

### 58 L'érotique d'un voile

The Erotics of the Veil, Houria Abdelouahed

#### LIVRES

### 64 Michel Houellebecq la carte et le territoire

Interview par Jacques Henric et Catherine Millet

### 70 Cl. Arnaud, M. Weitzmann naufragés et rescapés.

Jacques Henric

### 72 Jean Echenoz des éclairs.

Vincent Roy

### 73 Rodrigo Fresán désaxer le temps.

Olivier Renault

### 74 Robbins et Pynchon en marge.

Alexandre Mare

### 76 Actualité des livres

### 78 EXPOSITIONS REVIEWS

Rivane Neuenschwander ; Sexualité et Transcendance ; Animism ; Post-Monument

Fabrice Hyber ; Peter Buggenhout ; Regard, 1<sup>re</sup> biennale d'arts visuels au Béroun

Musée Hergé ; Casanova Forever ; Pilar Albarracín ; René Caussanel ; Olaf Breuning

H2O, œuvres de la collection Sandretto Re Rebaudengo ; Hope I ; Ange Leccia

Blitz ; Les frères Baschet ; Colours of Sound ; Les Rencontres d'Arles ; L'amour fou

### 95 Calendrier



# Jacques Martinez

## Bodegón

Catherine Millet

Après avoir ajouté une saison au déroulement de notre année, Jacques Martinez en recueille les fruits. Exposition à partir du 21 octobre, galerie Yves et Victor Gastou, à Paris. Ci-dessous, de larges extraits de la préface.

■ Lorsque j'avais rendu visite à Jacques Martinez, en prévision du texte que je devais écrire pour sa précédente exposition en 2007, revenant sur mes pas après avoir regardé l'ensemble de tableaux qu'il avait appelé *les Cinq Saisons*, et après avoir examiné leur composition complexe, je m'étais attardée, dans un passage où elles étaient stockées, devant des toiles au motif beaucoup plus simple : une sorte de bulbe, se terminant en haut par une tige, appliqué dans une matière un peu épaisse et grumeleuse, et se détachant avec netteté sur un fond de couleur neutre (gris/noir) et lisse. J'aurais dû m'en douter immédiatement, ces peintures de Martinez sont devenues des sculptures. Accompagnées de photographies et de dessins, ce sont elles qui constituent la nouvelle exposition, intitulée *Bodegón*.

Avec une rapidité qui me surprend un peu, à propos de ces sculptures qui, pour n'être pas vraiment abstraites, ne sont pas non plus explicitement figuratives, et qui surtout ne contiennent pas ces allusions biographiques qui affleuraient dans l'ensemble précédent, Martinez me raconte ce souvenir : comment, à l'école, il se faisait traiter par d'autres garçons de « *sale Espagnol de merde* ». C'était à Bône, en Algérie. Il vivra ensuite à Nice, avant de venir à Paris, et ne découvrira l'Espagne de certains de ses aïeux, en effet, que plus tard, en touriste pourrait-on dire. Il conclut abruptement l'anecdote par cette question qui serait comme l'arrière-fond de son travail : « *comment répondre à ça* » (l'insulte) ?

Faut-il répondre à une insulte raciste ? Outre qu'une définition de l'artiste est peut-être d'être celui qui, adulte, continue de chercher les réponses aux questions qu'il se posait ou qu'on lui posait lorsqu'il était enfant, on peut dire que l'art, de toute façon, est la manière la plus fondamentale que l'homme ait trouvée pour se situer dans le monde. *Les Cinq Saisons* établissaient le calendrier (personnel et historique). *Bodegón* aurait plus à voir avec le lieu. Les images dans *les Cinq Saisons* étaient celles plus ou moins évanescences,

plus ou moins recomposées, du temps qui passe. Les sculptures en bronze de *Bodegón* sont des objets préhensibles ; elles sont calées sur leur socle. Dans l'atelier comme dans la salle d'exposition, c'est au visiteur de se frayer un chemin entre elles. Elles évoquent par leur forme de courge ou de coloquinte – ou, en parler niçois, de cougourdon –, le fruit de la terre. D'ailleurs, elles étaient de la glaise, ou du plâtre, avant d'être du bronze. Bref, elles sont bien des morceaux de réel façonnés pour empoigner l'espace.

### Nature morte

Comme tous les voyageurs et tous les exilés, comme tous ceux qui portent un nom qui n'a pas sa racine dans la langue que l'on parle là où ils sont, Martinez aime bien se donner un cadre. Quand on n'a pas reçu en héritage une culture spécifique, ni des manières qui tiennent lieu de règles de vie, on est bien obligé de s'en forger soi-même, arbitrairement. Martinez m'explique qu'il s'est senti bien mieux le jour où il s'est donné un programme. Il se souvient de la date exacte, c'était le 7 juillet 2003. Une date, c'est un premier repère. Ce jour-là, il a décidé que le temps pour lui se déploierait en cinq saisons, et que ce temps étiré lui permettrait de revisiter, à sa façon bien sûr, les grandes catégories de l'art. *Les Cinq Saisons* étaient donc un prélude et *Bodegón* est le premier volet, consacré au genre de la nature morte, d'un projet qui comprendra plus tard des « nus », des « paysages », des « abstractions ». « *Bodegón* » est le mot espagnol pour désigner ce que nous appelons « nature morte », et les anglais « still life ». Qu'on ne s'y trompe pas. Ce programme n'exprime pas la nostalgie de l'arrivant pour un fonds historique qu'il n'a jamais possédé, ni celle du nomade pour une histoire linéaire qu'il n'a pas pu suivre. Il ne s'agit pas de se réapproprier la nature morte, le nu, etc. pour les sauver d'on ne sait quel désastre ; d'ailleurs l'abstraction, qui a pu se présenter comme l'élimination de tous ces genres, est elle-même envisagée comme un

genre parmi d'autres. En vérité, il ne s'agit pas d'en user, mais d'en abuser. « *Nous sommes des héritiers prodigues* », déclare Martinez.

La configuration de ces « natures mortes » en bronze les assimile à des cucurbitacées, qui ne sont pas les fruits les plus nobles dans notre culture. Nous parlons d'insultes tout à l'heure. « *Quelle courge !* » ou « *pauvre gourde* », « *tête de citrouille* » et autres « *tronche de melon* », montrent bien dans quelle estime nous tenons cette espèce. Dans un livre que me montre Martinez pour m'éclairer sur la symbolique du fruit, je lis tout en haut de la page : « *Dans l'imaginaire collectif, la courge a le plus souvent des significations négatives car, bien que grande et de bel aspect, elle a peu de valeur nutritive.* » Comme la plante peut pousser très haut, mais perdre très vite sa vigueur, elle peut être aussi l'allégorie de la « *Félicité brève, "mondaine"* ». La « *nature morte* » qui inspire Martinez n'est pas celle d'une grenade bien gonflée et ouverte, ni d'une pomme rouge et verte et ronde, ni d'une desserte agréablement disposée. C'est un fruit grossi jusqu'à paraître monstrueux (les photographies dans l'exposition en révèlent le caractère zoomorphe), travaillé intérieurement de poussées qui se manifestent parfois en surface de façon agressive : bubons rebutants, ailerons tranchants. C'est moins une nature « morte » c'est-à-dire inerte, qu'une démonstration des « *caprices* » de la nature. Puisque l'artiste s'intéresse aux catégories traditionnelles, disons que certaines pourraient rejoindre sans difficulté la famille de la grotesque.

### Souvenirs de la Renaissance

Pour être honnête, et souligner qu'au jeu des symboles le même objet signifie toujours une chose et son contraire, je dois également citer les connotations positives sur lesquelles, bien sûr, l'artiste insiste. Séchée et évidée, la courge a servi pendant très longtemps de gourde et elle était notamment devenue l'attribut des pèlerins et des saints voyageurs.



... Jacques saint Jacques le Majeur qui...  
 ... Espagne. Il y a quelques années, Martinez avait eu le projet d'une série d'œuvres qui auraient ponctué un voyage jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. Quand on porte un nom qui n'est pas d'ici, on s'attache à son prénom là où il est honoré. Et ça tombait bien, c'était au pays du nom. Mais puisqu'il n'est pas question d'une recherche de généalogie, car le prénom est ce qui vous distingue au sein d'une famille, Martinez s'empresse de me préciser que c'est dans les mailles de tous les chemins vers Compostelle que l'Europe s'est construite, et rappelle la phrase de Goethe pour qui « *L'Europe est née en pèlerinage* ». On ne traiterait pas un petit Martinez de « sale Européen de merde ».

Des œuvres datant de quelques années nous mettent sur la voie d'une greffe qui a pu finir par donner cette variété si particulière de courge ou de coloquinte : un tableau *Venezia, Vedutta Ideata* (2005) et une série de dessins de 2001. Elles permettent de comprendre l'analogie évidente entre les dômes d'églises vénitienes et certaines de ces courges coiffées d'une calotte. Mais l'éclectisme est le capital des autodidactes. Une autre sculpture du même ensemble est couverte de bubons qui sont en fait les bouchons de bouteilles agglomérées, qui sont comme des Alien forçant le fruit de l'intérieur ; elle pourrait être un hommage à l'un des Nouveaux Réalistes dont Martinez a été l'ami, César ou Arman.

## Jacques Martinez's Bodegón Paintings

**Having added an extra season to our year, Jacques Martinez is now harvesting its fruits. His show at Galerie Yves et Victor Gastou, Paris, opens October 21. Below are comprehensive excerpts from the catalogue preface.**

■ When, in preparing a text I was asked to write about Jacques Martinez for his last exhibition, in 2007, I retraced my steps and went to take a look at the set of paintings he had entitled *Les Cinq Saisons* (The Five Seasons), and, having examined their complex composition, spent some time in the passage where they were stored looking at a set of canvases with a much simpler motif, a kind of bulb ending at the top in a stem, applied in a rather thick, lumpy substance, standing out strongly against a smooth, neutral colored background (gray/black). I should have known. Those paintings by Martinez have become sculptures too. Accompanied by photographs and drawings, they form the contents of his new exhibition, entitled *Bodegón*.

Speaking of these sculptures that are not really abstract and are not really figurative either, and that above all contain none of the biographical allusions evident in the previous ensemble, Martinez soon began telling me—and I found this speed off the mark a little surprising—about a memory of his school days, when the other boys used to call him “a dirty Spanish shit.” This was in Bone, Algeria. He later lived in Nice and then came to Paris, and it was not until later that he discovered Spain where his ancestors had lived—doing so, one might say, as a tourist. He brought the story to an abrupt end with a question that seemed to subtend his work: “Now, how do you answer that?”

Should one really respond to a racist insult? Apart from the fact that an artist could well be defined as an adult who continues to look for answers to the questions that he asked or was asked as a child, it can also be said that art is in any case the most basic way that man has found to position himself in the world. *Les Cinq*



Vue d'ensemble de l'atelier. (Toutes les photos, court. galerie Yves et Victor Gastou, Paris)  
 The artist's studio





Dessin. Acrylique sur Arches. 76 x 57 cm. Drawing. Acrylic on Arches paper

Une autre encore confirme que la culture de l'objet peut décidément voisiner avec des souvenirs de la Renaissance : elle ressemble à une bassine, ou marmite, et son pédoncule est plié comme la poignée d'un couvercle. Les plâtres montrent, et beaucoup de bronzes continuent d'avouer, que les tiges sont faites de manches de pinceaux, crayons, tourne-vis et autres outils, fichés dans le corps du « fruit ».

J'aime particulièrement parmi ces fruits ceux dont le corps, plus lisse que d'autres, est néanmoins parcouru de plis sur toute leur hauteur, parfois très saillants, comme faits pour faciliter la prise en main. Or, il se trouve que Martinez, pour sceller en quelque sorte notre collaboration, m'offre un exemplaire d'*Henri Matisse, roman* d'Aragon. Hum, me dis-je, il place bien haut la barre... Mais paresseuse, je

feuillette l'ouvrage et un mot attire mon attention : *godron*. En fait, c'est sa sonorité, qui résonne avec tous les mots suscités par les œuvres dont il est question ici, courge, gourde, cougourdon, et même *bodegón*, qui m'arrête. D'autant que je viens de lire, quelques pages auparavant, cette phrase d'Aragon : « *Telle est l'intelligence humaine que le nom ressemble à la chose.* » Le mot est employé pour désigner un objet qui pendant de longues années a servi de « modèle » à Matisse, un petit pot d'étain à godrons, bien ventru, comme d'ailleurs on en trouve souvent dans les *bodegón* de la peinture espagnole. Familièrement, Aragon le qualifie de « godelureau » qui « se pousse du col ». Vérifiez sur des reproductions des natures mortes de Matisse, ou sur la photographie qui illustre le texte d'Aragon, il vous paraîtra évi-

dent autant qu'à moi que ce petit pot renflé et nervuré a certainement été inspiré au premier artisan qui l'a façonné par quelque forme trouvée dans la nature. Maintenant, considérez que l'œil d'un artiste d'aujourd'hui ne retient pas des maîtres modernes uniquement leurs grandes leçons. Il arrive aussi qu'il attrape au vol, parfois à peine consciemment, un détail plus anecdotique de leur œuvre. Surtout si ce détail concentre tout à la fois l'espace familier où se déplaçait le peintre, son espace mental qui le relie à la tradition ancienne, et finalement une forme générique que des « Niçois », par exemple, reconnaissent mieux que quiconque.

### Le festin du cougourdon

Changeons d'horizon. J'étais très intriguée par plusieurs œuvres faites de plans superposés, assez régulièrement découpés mais suivant une ligne ondulée ; l'espace entre deux plans n'est pas rempli complètement et laisse tout autour du volume une saillie de largeur égale. Cette fois, c'est l'image d'une architecture qui s'est surimposée : la façade toute en vagues, exagérées par ses balcons, de la Casa Milà d'Antoni Gaudí à Barcelone, surnommée la Pedrera.

Nous voici de retour en Espagne, ce qui justifie que j'en revienne au titre de cet ensemble, *Bodegón*. Le mot a une connotation que n'a pas notre nature morte, il insiste sur sa partie comestible, le fruit dans le panier, le vin dans le pot à godrons. *Bodegón* peut aussi désigner le lieu où l'on consomme, l'auberge, la taverne. Or, Salvador Dalí, comme on sait, a fait du Modern Style, à commencer par celui de Gaudí, une très pertinente interprétation : sa beauté, qui relève d'un naturalisme, est « comestible ». Je me permettrai d'ajouter que ce qui est mangeable, dans la nature comme dans l'art, a d'abord mangé. Il y a un éclectisme dans le Modern Style qui montre à quel point il absorbe pour, gonflé de ses emprunts, les ayant digérés, déployer sa propre puissance et répandre ses ornements toujours volubiles. Selon Dalí, il édifie des maisons qui, autant que des femmes, sont des « objets de désir » que l'on peut avoir envie de dévorer comme des gâteaux.

Au fait, quel détail anecdotique explique (en partie, — on n'explique jamais qu'en partie) que le cougourdon soit devenu pour Martinez un « modèle » récurrent à la façon du pot à godron de Matisse ? Il me raconte ce souvenir : il vient de se marier ; il emmène sa jeune femme à Nice pour lui faire découvrir la ville où il a vécu. Elle pose la question de ce qui symbolise cette ville. C'est un restaurateur qui lui répond : le cougourdon. Il y a même une fête pour le célébrer : le Festin du cougourdon.

Coloquintes, cougourdon ou courges qui se mangent avant d'être le contenant de ce qui se boit, les sculptures de Jacques Martinez





« Bodegon #6 ». Bronze. 62 x 30 x 40 cm. Bronze

sont elles aussi des fruits d'autant plus généreux qu'ils ont été auparavant bien nourris. Elles ne sont pas volubiles, dans le sens où l'on emploie le mot pour des fers forgés de Gaudi, mais tous ceux qui connaissent l'artiste savent à quel point il est, lui, volubile, au sens second du mot. C'est qu'il voudrait vous parler de tout en même temps, en une seule phrase, de tous les livres qu'il a lus et de tous les tableaux qu'il a vus. Tout faire d'un seul geste : répondre au téléphone, répondre à votre question, ouvrir un carnet de dessins. C'est, je crois, ce qu'il appelle son « désordre ». Dans le texte écrit pour la précédente exposition, je parlais d'emblée de l'étonnante disparité de techniques auxquelles il avait eu recours pour ces *Cinq Saisons*, comme s'il avait voulu les éprouver toutes. À première vue, il y a moins de disparité dans *Bodegón*,

*Saisons* establish the (personal and historical) calendar. *Bodegón* would seem to have more to do with place. The images in *Les Cinq Saisons* were more or less ethereal, more or less recomposed images of passing time. The bronze sculptures of the *Bodegón* are graspable objects, set firmly on their bases. Whether in the studio or in the gallery, visitors must make their way between them. Their squash and colocynt shapes (the Niçois would say *cougourdon*) evoke the fruits of the earth. Indeed, they were made in clay and plaster before they became bronze. In short, they are bits of the real shaped to grab space. Like all travelers and all exiles, like all those who bear a name with no roots in the language spoken around them, Martinez likes

to create a framework for himself. When you have not inherited a specific culture, or manners that serve as rules for living, then you must make your own, arbitrarily. Martinez told me that he felt a lot better the day he drew up a program for himself. He can remember the date, too: 7 July 2003. A date is a basic marker. That day he decided that, for him, time would be portioned out into five seasons, and that this extended time would enable him to revisit, naturally in his own way, the great categories of art. *Les Cinq Saisons* were thus a prelude and *Bodegón* is the first part, dedicated to the still life, of a project that will later include "nudes," "landscapes," and "abstractions." "Bodegón" is the Spanish word for a still life, which the French call a *nature morte*. But let there be no mistake. This program does not express some kind of nostalgia on the part of the newcomer for a historical heritage that he never possessed, nor that of the nomad for a linear history he was unable to follow. It is not a matter of reappropriating still lifes or nudes or other genres in order to save them from some undefined disaster. Besides, abstraction, which has in its day been championed precisely as the elimination of all these genres, is itself treated as one genre among others. The point is not to use but to abuse. "We are prodigal heirs," states Martinez.

The configuration of these "still lifes" makes them look like cucurbits, which are not the most noble fruits in our culture. I was talking about insults a moment ago, and French expressions such as "Quelle courge!" (what a schmuck/squash) "pauvre gourde" (poor gourd), "tête de citrouille" (pumpkin head), and "tronche de melon" (melon face) give a pretty good idea of the low view we take of this species. In a book that Martinez showed me about the symbolism of fruit, I read these words at the top of the page: "In the collective imagination, the squash usually has negative meanings, because although it is big and good-looking, its nutritional value is low." And since the plant can grow tall, but quickly lose its strength, it can also serve as an allegory of "short-lived" and "worldly" felicity. The "still life" that inspires Martinez does not show a plump, open pomegranate, or a round, red and green apple, or a sideboard pleasantly set. Rather, it shows a fruit that has grown to the point of monstrosity (the photographs in the exhibition bring out its zoomorphic quality), wracked from within by thrusting growth that manifests itself sometimes on the surface in the form of repulsive bubos and sharp fins. This life is hardly still, let alone dead (*nature morte*), and more like a demonstration of nature's



mais elle reste sensible néanmoins, d'autant que les patines du bronze sont très différentes les unes des autres. Chaque pièce expérimente une nouvelle métamorphose de ce qui n'est jamais qu'une forme primaire trouvée dans la nature, celle d'un fruit oblong, comme si l'artiste s'était donné comme programme d'épuiser toutes les possibilités. Sans doute organise-t-il ainsi son « désordre ». Toujours est-il qu'il faudra corriger la page du manuel sur la symbolique de la courge : certaines ont désormais une grande valeur nutritive. ■

#### JACQUES MARTINEZ

Né en / born 1944 à / in El-Biar (Algerie)

Vit et travaille à / lives in Paris

Expositions récentes / Recent shows:

2000 Les Abattoirs, Toulouse

2007 Cinq Saisons, galerie Bob Benamou

2010 Galerie Yves et Victor Gastou, Paris

(21 octobre - 20 novembre)

caprices. And since the artist is interested in traditional categories, we could say that some of these pieces could easily enter the family of the grotesque.

To be honest, and to emphasize that in the play of symbolic meaning a given object will always signify one thing and its opposite, I must also mention the positive connotations that of course the artist also emphasizes. Dried and hollowed, squashes and gourds were long used to carry water and consequently became the attributes of pilgrims and holy travelers, among them Saint James the Major, who evangelized Spain. A few years ago, Martinez planned a series of works that would have punctuated a journey all the way to Santiago de Compostela. When you have a surname that is not from these parts, you are all the more attached to your given name where it

is honored. And luckily that happened to be the land of his surname. But since there was no question of genealogical research, for the given name is what sets you apart within a family, Martinez was quick to point out that it was in the meshing of all the roads to Compostela that Europe was forged, and reminded me of Goethe's words, that "Europe was born on a pilgrimage." No one would call a young Martinez a "dirty European shit."

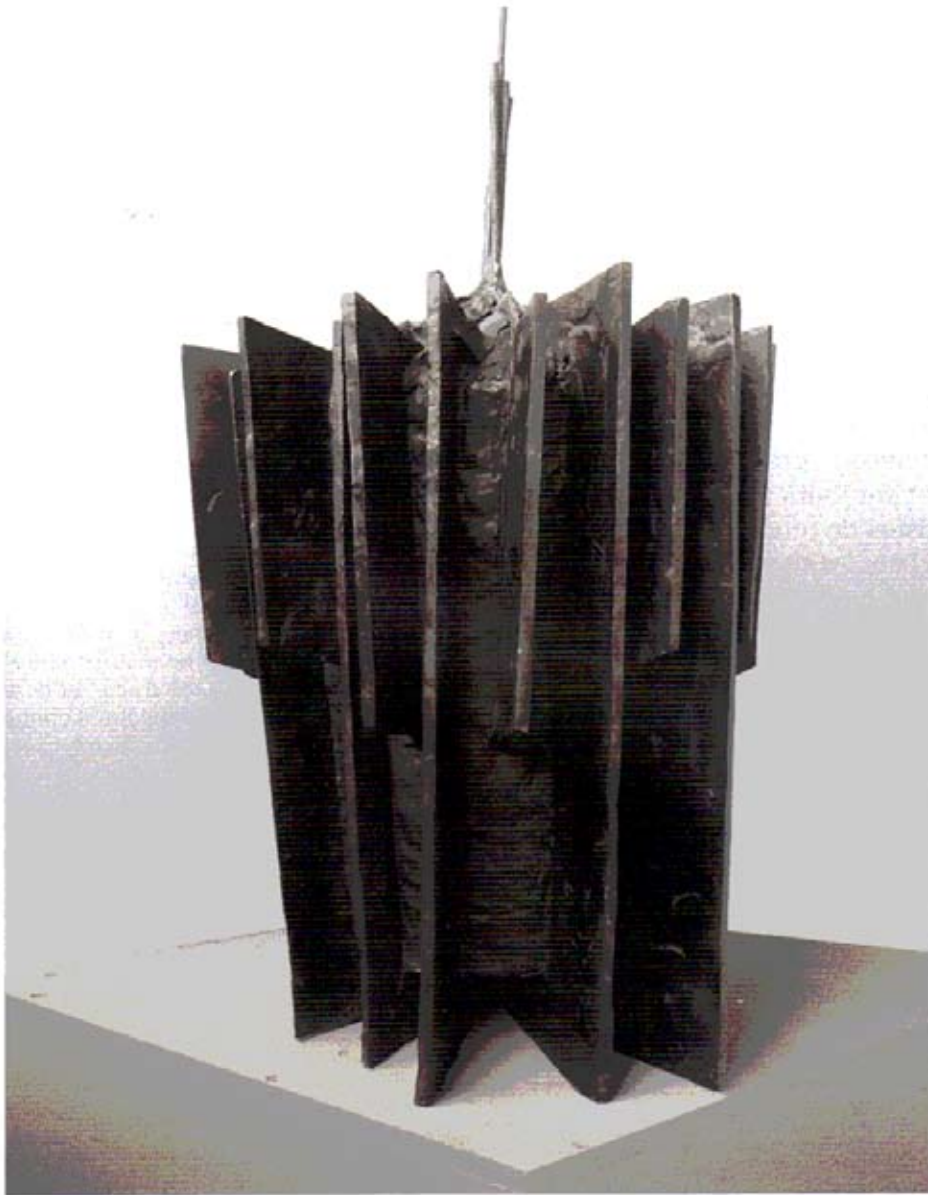
Works from a few years back lead us to a graft that eventually brought forth a very singular variety of squash or colocynth. A painting, *Venezia, Veduta Ideata* (2005) and a series of drawings from 2001. They allow us to understand the evident analogy between the domes of Venetian churches and these squashes coiffed with skullcaps. Eclecticism is a self-taught man's capital. Another sculpture from the same ensemble is covered with bubos formed, it turns out, by masses of bottle tops. They are like baby Aliens pushing out of the fruit from within. This could be a tribute to one of the Nouveaux Réalistes whom Martinez knew as friends, to César or Arman, say. Yet another one confirms that the culture of the object can easily cohabit with memories of the Renaissance: it brings together a bowl, or saucepan, and its peduncle is folded like the handle of a lid. The plasters show, and a lot of bronzes continue to confess, that the stems are made from the shafts of brushes, pencils, screwdrivers and other tools, stuck into the body of the "fruit."

The fruits that I especially like are the ones whose bodies, being smoother than the others, are nevertheless covered with folds all the way up. Sometimes highly salient, you would think they had been put there to make them easier to grip. Now, as if to put the seal on our collaboration, Martinez gave me a copy of Aragon's *Henri Matisse, roman*. Hmm, I thought, he's setting the bar pretty high. Lazily, I leafed through the back and a word leapt out: *godron*. In fact, it was its sound, which is resonant with all the words elicited by the works under discussion here—courge (squash), gourde, cougourdon, and even bodegón, that I found arresting. All the more so since I have just read, a few pages back, these words of Aragon's: "such is human intelligence that the name resembles the thing." The word is used to designate an object that for many years served as a "model" for Matisse, a little pewter pot with gadroons, with a good belly, of the kind often seen in *bodegón* by Spanish painters. In familiar language, Aragon describes it as a pushy *godelureau* (ladies' man). See for yourself in the reproductions of Matisse's still lifes, or in the photograph



Sans titre, 2009. Acrylique sur toile. 160 x 130 cm. *Untitled. Acrylic on canvas*





« Bodegón #10 », Bronze, 85 x 50 x 45 cm. Bronze

illustrated by Aragon's text, and it will be just as clear to you as it is to me that the first craftsman to have crafted a little pot like this one with its swelling curves and veins must have been inspired by some form found in nature.

### Cougourdon festival

Now, bear in mind that what the eye of a modern artist learns from the modern masters goes beyond their great lessons. He may also, almost unconsciously, pick up on a more secondary detail of their work, especially if this detail concentrates at once the familiar space in which the painter moved, the mental space that connects him to ancient tradition, and, finally, a generic form that the "Niçois," for example,

recognize better than anyone else. But let us change our horizon. I was much intrigued by several works made up of superimposed layers, divided up quite regularly, but following a wavy line; the space between two planes is not completely filled and leaves a projection of even width all around the volume. This time the image that was superimposed was architectural: the wavy silhouette, heightened by its balconies, of Antoni Gaudí's Casa Milà in Barcelona, known as La Pedrera.

And so we come back to Spain, which is justification enough for me to come back to the title of this ensemble, *Bodegón*. The word has a connotation not shared by still life or *nature morte*: it emphasizes the edible aspect, the fruit in the basket, the wine

in the gadrooned jug. *Bodegón* can also refer to the place where one consumes, the inn or tavern. Now, as we know, Salvador Dalí came up with a very pertinent interpretation of the Modern Style, starting with Gaudí: its beauty, based on a form of naturalism, is "edible." I shall make bold to add that what is edible, whether in nature or art, began by eating. There is an eclecticism in the Modern Style which shows the degree to which it absorbs so that, swollen by the borrowings it has digested, it can deploy its own power and spread its ever voluble ornaments. According to Dalí, he built houses that, just like women, are "objects of desire" that one may want to eat, just like cakes.

But what anecdotal detail can explain—in part: explanations are always only partial—why it was that for Martínez the *cougourdon* should have become a recurring "model," as the gadrooned jar was for Matisse? He told me about a memory: having just got married, he took his young wife to Nice to show her the city where he had lived. She asked him what the city's symbol was. The answer was given by a restaurateur: the *cougourdon*. It even has its own festival: the Festin du Cougourdon. Colocynths, *cougourdon*s and squashes, which are eaten, then become the containers of what can be drunk, Martínez's sculptures are also fruits that are all the more generous for having first been well fed. They are not voluble, in the sense that we would say Gaudí's wrought iron is, but all those who know the artist are aware of just how voluble he is, in the secondary sense of the word. This is because he would so like to tell you about everything all at once, in a single sentence, about all the books he has read and all the paintings he has seen. Do everything in one action: answer the telephone, answer your question, open a sketchbook. This, I believe, is what he calls his "disorder." In the text I wrote for the last exhibition, I began by mentioning the surprising variety of the techniques he used for these *Cinq Saisons*, as if he wanted to try them all. At first glimpse, *Bodegón* seems more homogeneous, but the variety is still obvious, especially since the patina varies markedly from one bronze to another. Each piece tries out a new metamorphosis of what is never anything but a primary form found in nature, that of an oblong fruit, as if the artist had set out to run through all the possibilities. No doubt this is how he organizes his "disorder." But we would still need to correct the page of the manual regarding the symbolism of the squash: some of them are now highly nutritious. ■

Translation, C. Penwarden





## Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy Courez voir Jacques Martinez



Face à l'art contemporain, il y a d'un côté *les grincheux*, convaincus que l'art est mort, ou nul, ou, pire, carnavalesque et en train de disparaître en une ultime et dérisoire parade.

Il y a, de l'autre côté, *les pâmés*, s'extasiant de tout et de tous, confondant art et spectacle, œuvres et performances, et s'enchantant de productions dont la caractéristique est, comme l'avait déjà noté Barthes dans un passage prémonitoire du « Plaisir du texte » (1973), d'« épuiser leur nécessité aussitôt qu'on les a vues » car elles n'ont plus « aucune durée contemplative ni délectative ».

Et en face des uns et des autres, les renvoyant dos à dos comme les figures jumelles d'un identique nihilisme, il y a les artistes, les vrais, dont il n'est, d'ailleurs, pas certain qu'il faille continuer de les appeler contemporains tant ils sont, au fond, indifférents au temps, sans âge et traversant tous les âges, les piratant, les trouant, les prenant en bloc puis les débitant en unités dramatisées pour, enfin, les déjouer : pêle-mêle, les abstractions de Frize ou de Twombly, les crucifixions des frères Chapman et les autoportraits de Rudolf Stingel, les oiseaux en relief de Frank Stella, les vanités de métal de Subodh Gupta – ou aujourd'hui, à la galerie Yves et Victor Gastou, à Paris, le Français Jacques Martinez.

Qui est Jacques Martinez ?

Un Niçois, d'abord, tout autant qu'un Français car ayant vu son aventure de peintre commencer, à l'ombre de César et Arman, ses aînés, dans les parages de ce que l'on a appelé l'école de Nice.

Un Européen, ensuite, davantage qu'un Niçois car peignant – et pensant – dans un espace imaginaire qu'ordonne la rigueur de Zurbaran non moins que les illusions de Mantegna ou que l'héroïsme de Matisse continuant, dans les derniers jours de sa vie, à Nice, l'interminable histoire de la peinture.

C'est un moderne, surtout, un moderne définitif (j'ai édité, jadis, un livre de lui qui s'appelait « Moderne forever... »), qu'aucune crise des avant-gardes, aucun pathos de la fin, aucun dégrisement ni retour aux prétendues « vraies valeurs » n'ont jamais dissuadé de penser que la peinture, donc, a une histoire et qu'il est difficile, par exemple, de faire des natures mortes après les compotiers, cruchons et autres pichets de Cézanne comme on en faisait avant.

Car son exposition d'aujourd'hui est une exposition de natures mortes.

C'est un ensemble – dessins, photos mais, surtout, sculptures – de courges gigantesques, de coloquintes de bronze

modelé, que l'on dirait tirées de la « végétation antivégétale », c'est-à-dire réinventée, réanimée, produite et, somme toute, pensée qu'évoque Malraux dans sa description de l'atelier de Picasso.

Et il y a dans cette manière de se réapproprier un geste ancien, de le faire vivre et revivre entre ses doigts, il y a dans cette façon de jouer avec un genre sans en valider forcément tous les codes (je suis convaincu que, comme Baudelaire dans sa lettre à Desnoyers, Martinez ne croit pas un instant que « l'âme des dieux habite les plantes » ni que ses « légumes sanctifiés » aient « plus de prix » que son « âme ») et puis, ensuite, quand les fruits de ce jeu sont à peu près sûrs de leur forme et qu'ils viennent, pour ainsi dire, à portée de regard et de main, de les couler dans le bronze (c'est-à-dire dans une matière qui, depuis l'âge du même nom, suppose et implique la croyance en la pérennité des choses), il y a, oui, à la source de cette entreprise, un pari qui, en ces temps de régression, de dérision et, souvent, de huées imbéciles, ne manque ni d'allure ni de vertu.

Qu'on ne compte pas sur Jacques Martinez pour entonner le mauvais péan à la « mort » ou à la « décrépitude » de l'art, cette « chose passée » de nos hégéliens du dimanche – il n'y croit pas plus qu'à la mort, mettons, du désir de transcendance des humains.

Qu'on s'amuse, sans lui, autour des vains paradoxes de l'« art éphémère », cet oxymore insensé – dont les « happenings » et autres « installations » ne peuvent avoir de sens, en tout cas, que dans l'horizon d'un monde définitivement désolé.

Il pense, le Martinez de ces « Bodegon » (le nom, espagnol, de ses coloquintes), que le rapport d'un artiste au Temps est, toujours, un corps-à-corps, un combat, parfois une victoire, souvent une défaite – mais que pire que la défaite est évidemment le défaitisme de qui se résigne au tourisme esthétique des postmodernes.

Il pense, comme Bataille à propos de Manet, qu'il n'y a de grand art qu'« incongru » ou, mieux, « irrespectueux » c'est-à-dire, pour être concret, désobéissant à l'ordre du monde et de la nature, inventif, infidèle, insolent – et c'est tout le sens de ces hommages ironiques que sont telle sculpture de bouchons de bouteille ou de tournevis agglomérés (César, Arman...), telle forme effilée ou en forme de champignon (Chardin), telle courge devenue gourde (clin d'œil, encore, à Matisse).

Et s'il y a bien une conviction qui, depuis trente ans que j'observe et commente son travail, ne semble pas l'avoir quitté, c'est que l'art existe, non pour répéter le monde, mais pour le recréer – l'âme des dieux n'habite décidément pas les plantes, mais l'artiste ■



OPINIÓN

# Elogio del artista

En el confuso mundo del arte contemporáneo, donde conviven las posturas más enfrentadas, destaca el trabajo de los verdaderos artistas: personajes como Jacques Martínez, Rudolf Stingel o Subodh Gupta

Por Bernard-Henri Lévy

Frente al arte contemporáneo están por un lado los displícenes, convencidos de que el arte ha muerto, o es una nulidad, o, peor aún, carnavalesco, y se extingue lentamente en una última y lamentable mascarada. Por otro están esos pasmados que se extasían ante todo y ante todos, confunden arte y espectáculo, obras y tramoya, y se embelesan ante unas producciones cuya característica, como ya señaló Barthes en un pasaje premonitorio de *El placer del texto* (1973), es que "su necesidad se agota tan pronto como las hemos visto", pues ya no tienen "ninguna actualidad contemplativa ni delectativa".

Y frente a unos y otros, y negándolos como a las dos figuras gemelas de un idéntico nihilismo, están los artistas, los verdaderos, a los que, por otra parte, no es seguro que haya que seguir llamando "contemporáneos", pues, en el fondo, son indiferentes al tiempo, no tienen edad, sino que atraviesan todas las edades, pirateándolas, agujereándolas, tomándolas en bloque y luego recortándolas en unidades dramatizadas para, finalmente, burlarlas: —en desorden— las abstracciones de Frize o de Twombly, las crucifixiones de los hermanos Chapman y los autorretratos de Rudolf Stingel, los pájaros en relieve de Frank Stella, las vanidades de metal de Subodh Gupta y, hoy, en la galería Yves y Victor Gastou de París, el franco-español Jacques Martínez.

¿Quién es Jacques Martínez?

Un nizardo, ante todo, y un francés, pues su aventura de pintor comenzó a la sombra de César y Arman, sus mayores,

en el entorno de lo que se llamó "Escuela de Niza".

Un europeo, después, y más que nizardo, pues pinta —y piensa— en un espacio imaginario ordenado por el rigor de Zurbarán, las ilusiones de Mantegna o el heroísmo de Matisse, que, durante sus últimos días de vida, en Niza, continuaba la interminable historia de la pintura.

Pero, sobre todo, es un moderno, un moderno definitivo (hace tiempo editó uno de sus libros titulado *Moderne for ever...*) al que ninguna crisis de las vanguardias, ningún *pathos* del fin, ningún desengaño ni retorno a los pretendidos "valores verdaderos", disuadieron nunca de pensar que la pintura tiene una historia y que, por ejemplo, después de los fruteros, cuencos y jarras de Cézanne es difícil seguir pintando naturalezas muertas como se hacía antes.

Porque su exposición actual es una muestra de naturalezas muertas.

Es un conjunto —dibujos, fotos y, sobre todo, esculturas— de calabazas gigantes, de coluquintidas de bronce modelado, que se dirían extraídas de la "vegetación antivegetal", es decir, reinventada, reanimada, producida y, en resumidas cuentas, pensada, que evoca Malraux en su descripción del taller de Picasso.

Y hay en esta manera de reapropiarse un gesto antiguo, de hacerlo vivir y revivir entre los dedos; hay en esta forma de jugar con un género sin validar necesariamente todos sus códigos (estoy convencido de que, lo mismo que Baudelaire en su carta a Desnoyers, Martínez no cree ni por un instante que "el alma de los dioses habite las plantas" ni que sus "verduras

santificadas" tengan "más valor" que su "alma") y, luego, cuando los frutos de ese juego están más o menos seguros de esa forma y se ponen, por así decir, al alcance de la vista y de la mano, vaciarlos en bronce (es decir, en un material que, desde la edad del mismo nombre, implica la creencia en la perennidad de las cosas); hay, sí, en el origen de esta empresa, una apuesta que, en estos tiempos de regresión, irrisión y, a menudo, abucheos imbeciles, no carece ni de aplomo ni de virtud.

Que nadie cuente con Jacques Martínez para entonar ese mal peán a la "muer-

---

**Jacques Martínez cree que el gran arte solo puede ser impertinente, irrespetuoso, inventivo, infiel e insolente**

---

---

**El arte no existe para repetir el mundo, sino para recrearlo. El alma de los dioses no habita las plantas, sino al artista**

---

te" o la "decrepitud" del arte —esa "cosa periclitada" de nuestros neohegelianos de fin de semana—: no cree más en ella que, pongamos por caso, en la muerte del deseo de trascendencia de los humanos.

Que otros se diviertan con las vanas paradojas del "arte efímero" —ese oxímoron insensato—, cuyos *happenings* y demás *instalaciones* solo pueden tener sentido, en todo caso, en el horizonte de un mundo definitivamente desolado.

El Martínez de estos bodegones piensa que la relación de un artista con el tiempo es siempre un cuerpo a cuerpo, un combate, a veces una victoria, a menudo una derrota, y que, evidentemente, peor que la derrota es el derrotismo de quien se resigna al turismo estético de los posmodernos.

Piensa, como hiciera Bataille sobre Manet, que el gran arte solo puede ser "impertinente" o, mejor aún, "irrespetuoso"; es decir, para ser concretos, desobediente al orden del mundo y de la naturaleza, inventivo, infiel, insolente... Y ese es el sentido de estos homenajes irónicos que son tal escultura de tapones de botella, tal aglomeración de destornilladores (César, Arman...), tal forma afilada, tal forma de champiñón (Chardin), tal calabaza convertida en vasija (otro guiño a Matisse).

Y si hay una convicción que, en los 30 años que llevo observando y comentando su trabajo, no parece haberlo abandonado es que el arte no existe para repetir el mundo, sino para recrearlo. Decididamente, el alma de los dioses no habita las plantas, sino al artista. •

Traducción: José Luis Sánchez-Silva.





[This is the print preview: Back to normal view »](#)

## [Bernard-Henri Lévy](#)

French philosopher and writer

Posted: October 18, 2010 07:28 PM

## [Run to See Jacques Martinez](#)

Faced with contemporary art, there are on the one hand the grumblers, convinced that art is dead, or uninteresting, or, worse, carnivalesque and in the process of disappearing in an ultimate and derisory parade.

On the other hand are the enraptured, in ecstasy over everything and everyone, confusing art with show, works with performances, enchanted with productions whose characteristic, as Barthes already noted in a premonitory passage in *Plaisir du text* (1973), is to "exhaust their necessity as soon as they are seen," for they no longer offer "any contemplative or enjoyable longevity."

And facing both, dismissing them back to back as the twin figures of an identical nihilism, are the artists, the real ones. It's not certain one should continue to call them contemporary, so indifferent are they, really, to time, ageless and traversing all the ages, pirating them, piercing them, taking them as a whole and then slicing them into dramatized units and, finally, undoing them: Frize's or Twombly's abstractions, the Chapman brothers' crucifixions, Rudolf Stingel's self-portraits, Frank Stella's birds in relief, Subodh Gupta's metal vanities -- or, today, at the Yves and Victor Gastou Gallery in Paris, the Frenchman, Jacques Martinez.

Who is Jacques Martinez?

A Niçois, first of all, as much as a Frenchman, since his adventure as a painter began in the shadow of César and Arman, his elders, in the vicinity of what was called the Ecole de Nice.

A European more than a Niçois, for he paints -- and thinks -- in an imaginary space ruled by the rigour of Zurbaran no less than the illusions of Mantegna or the heroism of Matisse continuing, in the last days of his life, in Nice, the interminable history of painting.

He is a modern, especially, and definitively so (I once edited a book he wrote called *Moderne*

[http://www.huffingtonpost.com/bernardhenri-levy/run-to-see-jacques-martin\\_b\\_767388.html?view=print](http://www.huffingtonpost.com/bernardhenri-levy/run-to-see-jacques-martin_b_767388.html?view=print)

Page 1 sur 2

une au delà.

For his current exhibition is an exhibition of still lifes. It is an ensemble -- drawings, photos, but especially sculptures -- of gigantic squashes, of moulded bronze colocyths that one would describe as drawn from the "antivegital vegetation" (in other words, reinvented, revived, produced and, in short, thought of vegetation) that Malraux depicts in his description of Picasso's atelier.

And there is in this manner of re-appropriating an old gesture, of making it live and giving it new life with his fingers, in this way of playing with a genre without necessarily validating all the codes (I am convinced that, like Baudelaire in a famous letter, Martinez doesn't believe for a second that "the soul of the gods lives in plants," or that his "hallowed vegetables" are "more valuable" than his "soul") and then, when the fruits of this game have taken on a form that is just about sure and are available, so to speak, to the eye and the hand, of casting them in bronze (that is to say, in a matter that, since the age that bears its name, supposes and implies a belief in the lasting nature of things), there is at the source of this endeavour a wager that, in these times of regression, derision, and, often, of imbecilic booring, lacks neither appeal nor virtue.

One cannot count on Jacques Martinez to sing the bad psalm to the «death» or «decrepitude» of art, this «thing of the past», like the Sunday Hegelians -- he doesn't believe in it anymore than he does, say, in the death of human beings' desire for transcendence.

One can joke, without him, about the vain paradoxes of "ephemeral art," this silly oxymoron -- whose "happenings" and other "installations" can, in any case, take on meaning only in a view of a definitively desolate world.

The Martinez of these "Bodegons" (the word for his colocyths, in Spanish) thinks that the relation of an artist to Time is always a hand-to-hand combat, sometimes a victory, often a defeat -- but that worse than defeat is, obviously, the defeatism of those who would resign themselves to the aesthetic tourism of the post-moderns.

He thinks, as Bataille did of Manet, that the only great art is "incongruous" or, better still, "disrespectful" -- concretely, disobeying the order of the world and of nature, inventive, unfaithful, insolent. And this is the entire meaning of these ironic homages, such as sculptures of bottle corks, or of bunches of screwdrivers (César, Arman, and others), of elongated forms or those in the shape of a mushroom (Chardin) or of a squash which has become a gourd (with a wink, again, at Matisse).

And if there is a conviction that has never left him, in the thirty years that I have observed and commented on his work, it is that art exists, not to repeat the world, but to recreate it--the soul of the gods, decidedly, inhabits, not the plants, but the artist.



# LE MONDE

Fondateur : Hubert Beuve-Méry · Directeur : Eric Fottorino

Dimanche 7 - Lundi 8 novembre 2010 · 66<sup>e</sup> année · N° 20463 · 1,40 € · France métropolitaine · [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr)

## Jacques Martinez Galerie Yves Gastou

Martinez est devenu un cougourdon. Sacrée trajectoire pour celui qui, dans son Algérie natale, se faisait insulter à l'école car descendant d'émigrés espagnols. Qui, à Nice, où sa famille s'installe en 1956, devait passer pour un pied-noir. Et à Paris, où il est « monté » en 1973, pour un Niçois. L'Espagne, elle, il l'a découverte sur le tard. D'où cette interrogation simple, mais touchante : « *Qui suis-je ?* »

La réponse, superbe, tient en quelques dessins, et surtout des sculptures, bronzes imposants inspirés du cougourdon. Ainsi nomme-t-on à Nice les *Lagenaria vulgaris*, autrement dit les courges. Attention, pas n'importe quelles cucurbitacées : de celles qui, une fois séchées, permettent de fabriquer ces gourdes dont on se désaltère dans toute la Méditerranée. Il y a des totems moins inspirés. ■ **Ha. B.**

« Jacques Martinez, Bodegon », Galerie Yves Gastou, 12, rue Bonaparte, Paris 6<sup>e</sup>.  
Tél. : 01-53-73-00-10.

M<sup>o</sup> Saint-Germain-des-Prés, Mabillon.  
Jusqu'au 20 novembre.



# LE FIGARO et VOUS



Sur invitation

par Bertrand de Saint Vincent

## Natures fortes

Vernissage Jacques Martinez  
à la galerie Yves et Victor Gastou.

**B**HL arrive du Mexique en moto-taxi ; enfin, de l'aéroport. Pour rien au monde il n'aurait voulu manquer l'atterrissage rue Bonaparte de cet ami de trente ans. Samir Traboulsi l'a quitté pour s'envoler pour Londres, Jean Nouvel tient son chapeau à la main. Il est venu rendre hommage à l'artiste avant de se rendre au conseil municipal de Boulogne-Billancourt où l'attend un chantier à rebondissements : le projet de l'île Seguin (il risque en effet d'avoir besoin de son chapeau). Un autre Pritzker Price est là : Christian de Portzamparc. Les fondations sont solides. Jacques Martinez salue M<sup>me</sup> Wilmotte et sa fille ; Jean-Michel n'est pas loin. On ne compte plus les couples modèles, d'érotisme fouettard - Catherine Millet et Jacques Henric -, de glamour bourgeois - Christine et Olivier Orban -, d'échanges culturels - Lise et Jacques Toubon -, de pâleur inquiète - Justine Lévy et Patrick Mille. Appuyé sur sa canne, pour pallier une blessure passagère, Jacques Martinez reçoit avec la modestie et le détachement d'un pâtre méditerranéen.

Il semble heureux d'être là et que tous ses amis l'entourent ; simplement. Sans oublier sa femme, Marie Seznec, ex-mannequin de Christian Lacroix, joliment potelée. Le sculpteur, qui fut assistant de César et d'Arman, présente le premier volet d'une sorte de recherche non pas du temps perdu, mais écoulé, à travers la création artistique. « Bodegon », ce sont les natures mortes, illustrées par la courge, fruit grossier - « cougourdon » en version niçoise - que l'artiste réinvente au fil des saisons et des lieux traversés. Nulle sophistication dans cette empoignade, cette matière pétrie, coulée dans le bronze ; mais une vérité brute que l'on a envie de saisir, de toucher. La courge, séchée, servait de gourde, notamment pour les pèlerins. Jacques Martinez, d'une nature généreuse, donne à voir - à ressentir - comme on donne à boire. ■

Cette chronique reprendra  
le 8 novembre.





## **MARDI 26** **L'ÂGE DU BRONZE**

« Bodegon » en espagnol signifie « nature morte », mais aussi « taverna ». L'exposition des sculptures en bronze de Jacques Martinez s'amuse avec les deux catégories : courges, coloquintes, fruits obsédants, puissants qui vous mettent l'eau à la bouche, dessins goulus... Un travail noble et gourmand à la galerie Yves Gastou, à Paris.

[www.galerieyvesgastou.com](http://www.galerieyvesgastou.com)





# ARMAN FAIT TOUJOURS DÉBAT

Alors qu'une rétrospective lui est consacrée, l'artiste, décédé en 2005, continue de diviser. Explications.

par **Elisabeth Couturier**

**L**e Centre Pompidou se décide à mettre à l'honneur l'œuvre d'Arman. Au plus mauvais moment, cinq ans après sa mort. Les organisateurs se retrouvent en effet au cœur d'une violente bataille d'héritiers opposant les enfants de son premier mariage et l'épouse américaine, Corice Canton, seule exécutrice testamentaire. Les enjeux se chiffrent aux alentours de 100 millions de dollars. Résultat : une rétrospective peau de chagrin et

## LES COMBUSTIONS VUES PAR JACQUES MARTINEZ «Le fauteuil d'Ulysse», 1965.

« Il m'avait raconté que l'idée de brûler des meubles et de les présenter comme des éléments archéologiques lui était venue après avoir vu la carcasse calcinée d'un fauteuil de style Louis XV dans un terrain vague d'Amsterdam. Son père était marchand de meubles. Le fait d'arrêter la combustion juste à temps était peut-être pour lui une manière de fossiliser ses propres souvenirs. À ses yeux, on ne pouvait pas être artiste sans mémoire et sans culture : il avait une connaissance phénoménale de l'histoire de l'art. Ainsi, lorsqu'il avait répondu à la commande de la Régie Renault et qu'il superposait, par exemple, des ailes ou des portières de voitures, il avait en tête des images comme la "Victoire de Samothrace" ou des compositions de Nicolas de Staël. »

« Bodegon, Volume One », Jacques Martinez, jusqu'au 20 novembre, galerie Yves et Victor Gastou, 12, rue Bonaparte, Paris 1<sup>er</sup>.







## EXPO

### Jacques Martinez, bodegon

Galerie Yves  
et Victor Gastou, 12,  
rue Bonaparte, Paris VI<sup>e</sup>.  
Jusqu'au 20 novembre.  
Rens. : 01 53 73 00 10.

**P**eut-être est-ce en souvenir de ses jeunes années niçoises que Jacques Martinez, artiste né en 1944 en Algérie et ancien élève de César et Arman, a préparé sa nouvelle exposition, tout en courges, coloquintes ou cougourdons, comme on dit à Nice. D'étranges fruits et légumes d'encre ou de bronze exposés sur les murs, sur des socles d'atelier et qui composent une vaste nature morte – *bodegon*, en espagnol –, mais aussi un potager fantastique ou une ville imaginaire. Car il y a dans ces sculptures quelque chose de la vision d'un enfant qui observe fixement un légume posé sur la table et y voit des monstres ou des merveilles. ■  
**Vincent Huguet**



yves et victor gastou

Légume de Jacques Martinez.



FIAC, LE OFF, ET LES NOUVELLES GALERIES PARISIENNES

DAVID HOCKNEY RENCONTRE EXCLUSIVE AMOS GITAI

MARILYN MONROE SES ÉCRITS PHILIP ROTH MICHAËL FERRIER



372

BILINGUAL (FRENCH / ENGLISH)  
NOVEMBRE 2010

ISSN 1284-2030  
ISSN 1284-2030  
ISSN 1284-2030  
ISSN 1284-2030



Robert Koch,  
New-York -  
ANDE :  
Paris -  
Galerie du  
Roses,  
Paviot,  
Paris - Le  
x\*, Paris  
Athènes/  
éhéran /  
Rome/  
APON :  
Taro  
/ PAYS-  
arsovie /  
Leica  
Eric  
Londres -  
The

allery\*,  
Varsovie  
AQUIE :  
ubljana -

ouverture  
Actes  
Paris -  
Shop m,  
/Kant\*,  
ttingen/  
S.I.T.E.\*

l'érama



Une exposition inédite à Toulouse  
17 novembre 2010 - 13 mars 2011

# JACQUES MARTINEZ

## B O D E G Ó N

GALERIE YVES ET VICTOR GASTOU  
21 OCTOBRE - 20 NOVEMBRE 2010  
12 RUE BONAPARTE 75006 PARIS - TEL +33 1 53 73 00 10